

A VOUS QUI ENSEIGNEZ
ENCORE LE LATIN ET LE GREC

Conférence faite le 28 janvier 1978

à

l'Assemblée Générale

de la

FEDERATION DES PROFESSEURS DE GREC ET DE LATIN

par

Monsieur Jean LECLERCQ

Professeur de Zoologie à la Faculté des Sciences
Agronomiques de l'Etat, à Gembloux

Des vôtres ont insisté pour que j'accepte de faire une conférence à l'assemblée générale de votre "Fédération des Professeurs de Grec et de Latin", où m'ont-ils dit, on voudrait bien connaître les sentiments des scientifiques sur ce qui est arrivé aux Humanités Greco-Latines. On m'a introduit en énumérant les titres qui peuvent m'accréditer auprès de vous, comme un professeur et un chercheur spécialisé et chevronné, comme on l'est ordinairement dans nos universités. Cela n'implique ni que je sois un scientifique représentatif ni un interlocuteur valable !

Mais d'abord, suis-je tout simplement acceptable pour vous? Vous n'auriez pas tort de me regarder comme un intrus: j'ai oublié à peu près tout ce que vos aînés m'ont enseigné à l'Athénée Royal de Liège. J'avoue mon incompetence quand ma fille m'appelle à l'aide pour traduire une phrase latine. Ne me parlez pas de Sophocle, d'Euripide, de Salluste, de Cicéron, des guerres médiques, des guerres puniques et des empereurs romains; je n'en connais plus rien et cela ne me gêne pas. Je ne sais plus quelle différence il y a entre la grammaire et la syntaxe, entre une conjonction et une préposition. Dès lors, qu'est-ce que je viens faire, égaré devant vous?

D'abord exprimer ma gratitude aux Humanités anciennes que j'eus la chance de faire avec enthousiasme et avec succès. Elles ne m'ont pas laissé des connaissances fermes mais des souvenirs toujours vifs. J'ai la conviction qu'elles ont dirigé convenablement la métamorphose de mon adolescence, m'ont assuré la promotion culturelle et permis la promotion sociale, m'ont bien préparé à affronter l'université et la vie. Pour expliquer cela, permettez-moi l'incongruité de l'autobiographie.

Quand je sortis de l'école primaire communale de Beyne-Heusay, en 1933, l'instituteur dit à mon père : "il faut mettre Jean à l'Athénée, en latine." Dans ma famille de paysans et d'ouvriers, personne n'avait jamais entrepris des études à ce niveau. On ne savait rien de l'Athénée sauf qu'on y apprend le latin et que ça peut conduire à devenir médecin, pharmacien, vétérinaire, avocat ou ingénieur. On savait aussi que les têtes de classe sorties de l'école communale un et deux ans avant moi étaient à l'Athénée, en latine, et y réussissaient (elles réussissaient si bien que Henri Scuvée devint plus tard professeur de langues germaniques, et Jérôme Dejardin, médecin et directeur de l'INAMI). On pensa donc que je pourrais y réussir aussi. Mais on m'avertit qu'en cas d'échec, on me mettrait au travail dans la ferme, ce qui ne m'aurait pas plu.

Il faut dire qu'à l'époque, la population ouvrière de Beyne-Heusay avait une compréhension assez remarquable du combat socialiste.

Mineurs et ouvriers ressentaient d'être pauvres, mal considérés, exploités dans une société injuste. Aussi étaient-ils très disponibles pour la lutte des classes, pour les grèves dures et pour les manifestations criardes qui effrayaient les bourgeois et le curé. Ils étaient contre tout, mais ils étaient pour l'instruction !

Ils pensaient que leur état tenait au fait qu'ils n'avaient pas eu la chance de faire des études, d'apprendre un bon métier. Que de fois ai-je entendu aux meetings de quartier qui précédaient les élections, et dans les bavardages des femmes qui venaient acheter le lait chez nous : "nous ne valons pas moins que les autres; il y a des intelligents chez nous, qu'on nous donne l'occasion de faire des études, et nous prouverons que nous pourrions, nous aussi, bien parler, diriger, administrer".

Cette motivation avait déjà fait que Beyne-Hensay fournit l'un des premiers députés socialistes - et quelle personnalité ! - : Joseph Dejardin, un ancien mineur, et la première femme belge député, sa soeur, Lucie Dejardin.

Quand j'étais petit, un mineur du hameau m'étonnait. Il ne jouait pas au bouchon avec les autres. Il lisait des livres, disait-on. Cet autodidacte devint l'Echevin de l'Instruction Publique qui me remit mon diplôme d'école primaire, après un discours en français mélangé de wallon, précisément sur le thème "Si on assurait l'égalité des chances d'aller aux études...". Ce robuste fils de Beyne devint le premier Gouverneur de la Province de Liège après la Libération de 1944, et il fut un bon Gouverneur. C'était Joseph Leclercq; il n'était pas parent avec nous. Ces Leclercq-là avaient un surmon prémonitoire: on les appelait Caton !

Plus haut dans notre rue, vivait une famille très nombreuse et assez bruyante dont le père était préposé au ramassage des ordures ménagères. Quand on voyait son cheval et sa charette avancer dans la rue, on disait "voici Marchandises" et curieusement ce mot désignait tout, les ordures, l'attelage et l'homme. Un de ses fils lui aussi lisait des livres après journée. Les femmes qui venaient acheter le lait chez nous disaient même qu'il apprenait le latin tout seul. Drôle d'idée, pensais-je, pour des gens qui ne vont pas à la messe ! On fit fête à la Maison du Peuple quand ayant pu étudier grâce à l'aide du Parti, il obtint son diplôme de docteur en droit. C'était Paul Gruselin. Il devint le premier Bourgmestre de la Ville de Liège, aussi après la Libération, un bourgmestre qui sut agir et plaire aux Liégeois.

Il y eut, il y a des gens de Beyne d'origine modeste à des postes de responsabilité partout, en politique, dans les syndicats, les administrations, la médecine, l'enseignement, la magistrature. Rapporté au nombre d'habitants (seulement 5.000 vers 1940), ce nombre de réussites pourrait bien être un record et il n'est pas un effet du hasard.

Quelle merveilleuse tactique pour proposer immédiatement une dimension culturelle, un horizon élargi ! C'est ainsi que de mon temps et dans ma condition, on vous sortait de l'ambiance étriquée de votre jeunesse. On vous destinait à la promotion sociale; les Humanités nous imposaient d'abord la promotion culturelle. Alors, comme maintenant, les adultes ne parlaient que de prix, de salaires, de revenus, de fisc, de politique, de repas et de repos, de maladies, d'accidents. Ils se complaisaient, comme maintenant, dans des disputes souvent futiles, entre parents, entre voisins. Les Humanités classiques distraient de toutes ces actualités en donnant une importance inattendue aux mots et à leurs agencements, à l'analyse et à la réflexion, aux hommes, aux mythes et aux histoires d'un monde révolu mais dont nous tenons.

Ah, le plaisir pour le jeune lycéen d'être hors des obsessions des adultes et d'apprendre ce que la plupart ignorent !

Vous, professeurs de grec et de latin, savez expliquer mieux que je ne le pourrais vos objectifs et les mutations que vous cherchez à induire dans l'intelligence et dans la sensibilité de vos élèves. Dès lors, j'ai dû vous étonner en attribuant aux Humanités classiques les vertus d'une recette pour sortir les jeunes de leur milieu et pour retarder leur engagement dans la vie pratique. C'est à peu près l'objectif contraire que se donnent ceux qui veulent "rénover" l'enseignement et beaucoup de parents, notamment de ceux qui sévissent dans les "Associations de Parents". En effet, moi je ne vois absolument aucun intérêt, ni formateur, ni pratique, à ce que nos enfants apprennent le plus vite possible comment on remplit une "feuille de contributions" et comment on élit les sénateurs non élus directement. On devrait avoir le droit de se foutre de cela avant 18 ans, non ?

Cependant pour moi, sortir les jeunes de leur milieu et les dépayser dans le passé, cela n'implique aucunement que les Humanités classiques de mon temps sélectionnaient des élites méprisant leur origine et leur milieu, évadées dans un monde à part. Je vous ai fait constater longuement combien, sans complexe, je reste attaché à mes origines. Mais justement la vision de l'Antiquité procure une référence qui permet de relativiser, donc de mieux juger le présent.

Dans l'Antiquité classique, il y a souvent un personnage ou une situation qui apparaît comme le modèle de personnages ou de situations actuelles. Par contre, il y a des attitudes, des préoccupations et des préjugés qui ont totalement disparu dans le monde chrétien et dans le monde moderne. D'où l'intérêt de recherches comme celles de Robert Joly et de Simon Byl, qui mettent en évidence les blocages culturels, les préjugés qui ont limité la science grecque.

La référence antique est d'autant mieux caractérisée, assimilée, quand elle est acquise au prix de traductions laborieuses qui imposent une analyse et une réflexion et par cela même font saisir les nuances et les artifices du langage. Ainsi, initié à distinguer la pensée et l'expression, on peut revoir sereinement son entourage et son milieu social, les comprendre comme ils sont vraiment, c'est-à-dire relativement, avec leurs traits banals ou originaux, leurs noblesses et leurs vulgarités qui sont de l'homme de toujours ou de l'homme d'une circonstance.

Ainsi celui qui comme Ulysse a fait un beau voyage vient retrouver chez lui ce qu'il méconnaissait. Les fermiers de Beyne-Heusay m'ont paru autrement ou bien plus sympathiques après notre traduction de la première Bucolique de Virgile. Je vis chez eux des Tityre et des Mélibée, et de ceux qui ne connaissent pas leur bonheur. Nos ha-meaux des Houx, des Faweux, du Trou du Renard me parurent plus beaux, idylliques, parce que là aussi, le soir à la vesprée :

" Et jam summa procul villarum culmina fumant,

" Majoresque cadunt altis de montibus umbrae " .

Ceci peut paraître ridicule à avouer: ces vers sont restés dans ma mémoire comme l'une des plus belles choses qui fut jamais écrite. Ils me reviennent encore souvent, attendrissants, quand le soir descend sur la colline du Bois-l'Evêque vue de notre ferme de Xhendelesse.

x x
x

Le professeur qui nous fit goûter Virgile, j'ai dit goûter, en 3e Latine s'appelait Hubert Brisco. Il était consciencieux, méthodique, mais il nous paraissait sceptique, quelque peu désabusé. Il nous disait qu'il n'avait pas envie "comme les autres" de "monter" en Poésie et en Rhétorique, qu'au contraire son ambition était de retourner enseigner en 6e et en 5e, chez les "petits" ce qu'il fit d'ailleurs deux ans plus tard. Nous au contraire, nous pensions qu'enfin, avec Virgile et Hérodote, nos études se justifiaient, qu'elles deviendraient sûrement de plus en plus passionnantes avec la grammaire derrière nous.

Notre professeur de latin et de grec en 2e Latine, Hubert Piroton, était lui aussi consciencieux, méthodique, érudit mais solennel et quelque peu distant. C'est-à-dire comique. Je l'entends encore parler en frémissant de Laocoon et de ses fils, ce qui nous paraissait le type du drame idiot, et peser sur chaque mot en disant "Junon était une femme jalouse".

C'est tout à fait à l'insu de Brisco et de Piroton qu'un projet extraordinaire germa et prit corps chez un bon tiers des élèves de ma classe.

Etant presque tous d'origine modeste, nous ressentions que dans nos entourages, aussi chez certains condisciples, les Humanités que nous faisons étaient méconnues. Déjà alors on les contestait. Or nous les trouvions de plus en plus enrichissantes. Nous voulions faire quelque chose pour le clamer. Prétention, naïveté, qu'importe, mais pas manchabalisme ! Dans nos heures d'études, aux récréations, dans nos loisirs chez nous, nous avons entrepris de monter une pièce de théâtre qu'on jouerait sous le titre "L'ANTIQUITE PRESENTEE PAR LA JEUNESSE".

J'ai oublié quels condisciples se mirent à traduire, vaille que vaille, sans juxta, des extraits d'Oedipe Roi de Sophocle, des Nuées d'Aristophane, deux Idylles de Théocrite, la Mort de Socrate dans le Phédon de Platon, la Conjuration de Catilina. Mais je me rappelle que Jean Mathy fit une traduction en vers de la première Bucolique de Virgile et que je traduisis en wallon, trois Dialogues des Morts de Lucien, notamment la Beauté dans les Enfers :

Hé Hermès, mosteure mi on po wiss' qui sont to châl

les bès hommes è les bèles feumes di d' vint l'timps

disait Ménippe.

Notre travail était clandestin puisque nous ne voulions pas que Piroton ou un autre professeur nous prennent pour des manches à balle, ni qu'ils interfèrent ou nous prennent notre éventuel mérite. Cela nous valut des ennuis: car pour discuter programme et texte, pour faire les premières répétitions, nous brossions la salle d'études et nous nous enfermions dans quelque local inoccupé. Plusieurs fois un surveillant fit irruption. Pour lui les étudiants qui s'enfermaient, ce devait être pour se livrer à la débauche ou pour préparer un complot rexiste. On le rassurait; mais de toutes façons, c'était interdit.

Nous avons fini par reconnaître qu'on n'en sortirait jamais seuls, qu'il faudrait faire corriger nos traductions. A qui s'adresser? Toujours pour éviter des interférences dans les affaires ordinaires de l'enseignement, on n'en parla pas à Piroton qu'on avait, ni à Jacob qu'on aurait en Rhétorique. On s'adressa à celui qui avait été notre professeur de latin en 6e Latine et qui se trouvait encore à ce niveau, donc le plus loin de nous... C'était Alfred Thomsin.

Imaginez-vous la surprise de Thomsin, puis celle du Préfet Willems chez qui il nous amena ! On n'avait jamais vu des élèves de Poésie, pas moins remuants que d'autres, avoir un tel enthousiasme pour le grec et le latin. Enfin peu après notre entrée en Rhétorique, Jacob fut informé. (Il devait être quelque chose comme président ou secrétaire d'une association de philologues classiques). Il nous félicita les larmes aux yeux. Il sanglota tout à fait en classe, quelques semaines plus tard, serrant la main de chacun de nous, quand il nous quitta pour prendre le poste de Préfet à l'Athénée de Verviers. Quitter une si bonne classe ! Il fut remplacé par Alfred Thomsin et ce fut le début de la promotion de celui-ci, qui devint plus tard inspecteur, puis Préfet de l'Athénée de Visé et chargé de cours à l'Université de Liège.

La représentation publique se déroula en janvier 1939, dans la salle du Lycée Léonie de Waha, en présence de gens importants de l'enseignement, de la Ville, du Ministère. Le spectacle commençait par une ouverture symphonique originale, composée par un condisciple, Louis Lejeune, qui devint docteur en droit. Mais devinez qui présentait le programme, avec assurance et loquacité? Vous le connaissez. Vous l'aimez ou vous ne l'aimez pas ou vous ne l'aimez plus, c'est celui de mes condisciples qui a fait le plus parler de lui, François Perin dont ce fut la première prestation en public.

C'était en janvier 1939, ai-je dit. En septembre, les Allemands entrèrent en Pologne, ce fut la guerre; en Belgique, la mobilisation. Mais les élèves de mon année eurent la chance de pouvoir entrer quand même à l'université, la plupart d'y continuer leur études sous l'occupation et d'obtenir un diplôme vers l'époque de la Libération. Hélas, la chance ne fut pas complète pour tous. Jean Mathy qui avait traduit Virgile en vers fut victime d'une grave dépression. Georges Allard, celui qui avait joué Catilina, ne revint jamais des camps de concentration.

x x
x

J'eus l'originalité de faire la licence en zoologie. Quelle idée? Dès la 4e Latine, j'avais pris intérêt à la botanique et à l'entomologie, faisant un herbier et une collection d'insectes. Cela satisfaisait une autre curiosité pour les choses de mon milieu, pour le méconnu qui n'intéresse pas les autres.

C'était manifestement pour le plaisir d'être saugrenu que j'avais dit à Brisco, quand nous traduisions la première Bucolique: "Monsieur, comment se fait-il que dans Virgile Ilex veut dire chêne alors qu'en botanique le chêne est du genre Quercus et qu'Ilex est le nom du genre du houx?" Réponse de Brisco: "Ah ! Monsieur Leclercq, voyons un peu si vous êtes aussi fort en latin qu'en botanique, traduisez les vers suivants..." Authentique !

N.B. - Je n'ai jamais pensé, même pas alors, que les professeurs de latin devaient être forts en botanique. Mais il vous sera réconfortant de savoir que la plupart des professeurs de biologie non plus ne connaissent la réponse à ma question et pourtant elle est facile. Il suffit d'avoir observé comme les anciens botanistes, que les feuilles du chêne-vert (Quercus ilex) et celles du houx (Ilex aquifolium) sont semblablement persistantes, coriaces et luisantes.

x x
x

A aucun moment, dans ma carrière d'étudiant, d'assistant, de professeur, je n'ai eu le sentiment que mes Humanités classiques m'auraient mal préparé. Elles comportaient outre les langues anciennes, un bon enseignement du Français, de deux ou trois langues germaniques, de mathématiques, de géographie, d'histoire, de science naturelle. Les professeurs étaient pour la plupart bons pédagogues, intéressants, dévoués; on chambardait les exceptions. On n'était pas maltraité. Non ! Les jeunes d'aujourd'hui sont étonnés quand on leur assure que de notre temps, on n'était pas maltraité, traumatisé, complexé. En tout cas, on ne le sentait pas.

Le bilan est aussi tenu pour excellent, je pense, chez ceux qui de notre rhétorique sont allés dans d'autres sections de l'Université ou dans d'autres écoles. Quand par hasard, on se rencontre, je vérifie toujours que nous avons un meilleur souvenir de l'Athénée que de l'Université, une plus grande reconnaissance aussi.

x x
x

Et mes collègues et les chercheurs des Facultés de Sciences, de Médecine, de Sciences Appliquées, d'Agronomie? La plupart ont fait l'une ou l'autre variante des Humanités Latines, beaucoup viennent des Gréco-Latines. En sont-ils comme moi satisfaits?

Ma réponse doit être prudente parce que les gens des Facultés scientifiques sont très divers, probablement plus hétéroclites et plus incompatibles que leurs collègues des Facultés de Droit et de Philosophie et Lettres. Mathématiciens et physiciens sont souvent convaincus de la prééminence de leur discipline; ils me semblent peu capables de douter. Les biologistes sont souvent opposés en écoles; chacune croyant ce qu'elle fait plus fondamental. Chimistes, géographes,

cliniciens, ingénieurs sont aussi très divers. Il y a en outre les jeunes et les vieux, ceux qui font mieux la recherche que l'enseignement ou le contraire, les académiciens, les bonzes, les administratifs, les réformateurs et les râleurs. Il y a ceux, superbes, qui ne publient plus qu'en anglais. Comment voulez-vous qu'une opinion générale soit dégagée de tout cela? Je risquerai quand même d'apporter des éléments de diagnostic, tirés de mon observation personnelle et limitée..., et toujours sereine, puisque je suis entomologiste.

D'abord sachez qu'on ne s'occupe à peu près jamais des problèmes de l'enseignement moyen dans les réunions académiques et dans les réunions scientifiques des milieux en question. Je n'imagine pas un collègue saisissant notre Conseil Académique d'une proposition de vœux pour que dans l'enseignement moyen on prépare mieux aux études agronomiques, pour qu'on y enseigne d'opportuns rudiments d'écologie agricole, pour qu'on y sacrifie on qu'on y sauve le grec.

J'ai l'impression que dans les Facultés de Philosophie et Lettres - les vôtres - on est plus directement sensible aux problèmes de l'enseignement moyen, qu'il y a plus de rapports entre gens de l'Université et gens de l'enseignement moyen. D'ailleurs beaucoup de professeurs de Philosophie et Lettres ont commencé leur carrière dans l'enseignement moyen, et celui-ci est l'employeur presque unique des licenciés de cette faculté. Il n'en va pas de même dans les Facultés Scientifiques, même pas dans les sections qui diplôment de futurs professeurs d'enseignement, encore que la géographie fasse probablement exception. En tous cas biologistes et chimistes n'ont certainement pas comme vous et comme les autres philologues l'habitude de réunions communes "université - enseignement moyen", ni de rapports fréquents entre les deux niveaux. J'oserai dire que nous, à l'Université, nous avons un certain dédain pour la science enseignée au niveau secondaire tandis que les enseignants du secondaire se sentent quelque peu méprisés, au moins étrangers dans les instituts où cependant ils ont étudié.

Dès lors, si l'on parle de l'enseignement moyen dans les milieux universitaires observés, c'est occasionnellement, en bavardages privés. Par exemple à la table du restaurant de la Faculté ou à l'heure du thé dans le service. On trouve alors deux bonnes raisons d'en dire du mal :

- 1) On parle des échecs nombreux des étudiants de candidature aux interrogations ou aux examens finals. Et on en attribue la responsabilité pour une bonne partie à l'enseignement moyen.
- 2) On parle de ses propres enfants qui sont dans l'enseignement moyen. La plupart y pataugent, posent des problèmes à leurs parents. On en conclut que l'enseignement est fautif, d'ailleurs ce n'est plus comme avant.

Dans les deux cas, on est facilement sévère, sommaire, injuste; sans doute est-on mal informé. Mais surtout on est *laudator temporis acti*: "De notre temps, on apprenait l'orthographe, on apprenait à rédiger, on faisait des dictées et des rédactions toutes les semaines; les licenciés c'était quand même mieux que les régents, on avait des professeurs qui faisaient des recherches; et le "Rénové", qu'est-ce que ça va donner? Ah! les bonnes vieilles Humanités de notre temps !".

Je ne me souviens pas avoir entendu dans ce genre de bavardages, des diatribes contre le grec et le latin. Je n'ai d'ailleurs à peu près jamais entendu des collègues discuter de l'intérêt du grec ou de son utilité. Les critiques éventuelles m'ont paru viser plus souvent un professeur rébarbatif que les langues anciennes.

On ne m'a jamais dit qu'un collègue ou une commission aurait enquêté sérieusement pour savoir si les étudiants sortis de Gréco-Latines sont aussi bien, mieux, ou moins bien préparés aux candidatures scientifiques universitaires que les étudiants sortis d'autres Latines ou de Modernes.

D'ailleurs une telle enquête ne donnerait que des résultats très discutables sinon tautologiques. Discutables, parce que les étudiants qui s'inscrivent à l'université sont très hétérogènes et viennent d'institutions très diverses. Si, par exemple à Gembloux, les anciens de Gréco-Latines s'avéraient mieux réussir, on dirait sans doute que c'est parce que les Gréco-Latines continuent de nos jours à bénéficier d'une sélection avantageuse au départ, du fait de leur bonne vieille réputation et des préjugés des parents. Si au contraire les anciens de Latin-Mathématiques étaient ceux qui proportionnellement réussissent le mieux, on dirait que cette section passe pour plus difficile et de ce fait n'attire que des élèves de bonne qualité, préadaptés aux études scientifiques.

x x
 x

J'arrive donc à la conclusion que les réformes successives de l'enseignement moyen, notamment celles qui ont réduit de plus en plus l'importance du latin et surtout du grec, se sont faites sans une pression quelconque des gens de nos Facultés "scientifiques".

Vous trouverez chez nous beaucoup de gens qui, comme moi reconnaîtront que leurs Humanités classiques leur ont bien convenu et qu'il n'y a jamais lieu d'expliquer l'échec d'un étudiant en sciences par la simple cause qu'il vient de Gréco-Latines.

Cependant je doute que vous trouviez des scientifiques pour vous ravir, en exprimant l'avis que les Humanités Latines sont réellement supérieures aux Modernes et que les Gréco-Latines seraient la reine des sections. Et il y a des rancuniers: autrefois des candidats valables, promis à une belle carrière scientifique, ont été écartés de sections comme la Biologie et la Médecine, parce qu'ils n'avaient pas fait les Gréco-Latines. On en connaît qui durent perdre une année

à faire du grec pour le Jury Central, avant d'entrer en Sciences ou en Médecine. J'ai dit "perdre une année à faire du grec" parce que les anciennes exigences légales qui privilégiaient les Gréco-Latines pour l'accès aux études universitaires étaient d'une intolérance hors-propos; elles ont fait un tort immense à votre cause. On a méconnu trop longtemps que l'accès à la culture, à la science, à la responsabilité, à l'université, est possible par des voies diverses. On persiste d'ailleurs dans nos pays latins à attribuer une importance exagérée aux diplômes rigoureusement conformes, couronnant des études formellement structurées où tout est prévu, même ce qu'on doit voir dans un cours à option. Or, ce sont des individus avec une personnalité qui peut être atypique qu'il faut accepter, juger. L'histoire des sciences, autant que celle des arts et des lettres, montre éloquentement qu'il n'y a pas une voie unique qui conduit à la maîtrise et à la découverte.

Il y eut et il y a au monde de nombreux savants, des grands et des moins grands, qui n'ont jamais étudié le latin, ni le grec, ni les civilisations antiques. Ils ne s'en plaignent pas. L'essentiel pour votre cause n'était-il pas, ne reste-t-il pas, que ceux qui ont eu l'occasion de faire des Humanités Classiques appellent cela une chance, s'en félicitent, vous remercient. Qu'importe si d'autres ont leur chance et leur bonheur autrement? Vous aimeriez que vos anciens élèves clament leur contentement, qu'ils renforcent votre crédit et votre publicité? Hélas, n'espérez pas cela. J'en imagine peu venant vous parler comme je l'ai fait. On vous aime bien, dans nos laboratoires, mais on est indifférent aux problèmes des autres. On a ses problèmes, ses intérêts, parfois ses messages, et on est pris dans une gigantesque compétition.

J'ai dit qu'il y a de nombreux savants qui n'ont aucune connaissance des langues et des civilisations antiques. D'autres ai-je dit, se félicitent ou ne sont pas mécontents d'avoir été éduqués

par vos aînés. Une question intéressante est: peut-on distinguer dans certaines circonstances, l'étudiant, le chercheur, le professeur de formation classique, en examinant ses travaux scientifiques, en l'observant actif dans la recherche et dans l'enseignement?

La réponse est rarement oui ! Les travaux scientifiques ordinaires faits dans nos laboratoires sont forcément sobres, spécialisés, techniques, conformes à des prescriptions rigoureuses pour la présentation. Il n'est pas permis d'y mêler des éléments hors-propos qui seraient significatifs de l'origine de la culture personnelle du chercheur. Il faut aussi reconnaître qu'une proportion considérable de chercheurs et de professeurs de nos Facultés "scientifiques" paraissent avant tout des spécialistes hautement qualifiés mais peu curieux de ce qui se fait hors de leur spécialité. On peut se demander si pour eux, pour en arriver là, il était important que l'enseignement moyen qu'ils ont eu, quel qu'il soit, se donne de grandes ambitions culturelles.

Mais dans nos Facultés "scientifiques" - dans la vôtre aussi, non? - une minorité se manifeste qui a des préoccupations plus larges. Ce sont les gens capables de synthèse, d'exposés éloquents, qui séduisent ou qui stimulent la controverse. Ce sont ceux qui s'intéressent à l'histoire de leur science, à son épistémologie, éventuellement à la philosophie de la science, à la responsabilité des chercheurs. Cette minorité, n'en doutez pas, comporte, elle, une forte majorité de bons élèves de vos aînés. Ils ont appris au moins le latin, souvent aussi le grec. En tous cas, ils ont une base et une motivation humaniste qui doivent procéder d'un acquis antérieur à l'initiation scientifique.

Il est temps que je lève une équivoque. Je me suis exprimé, je le crains, comme si la science et les travaux scientifiques étaient l'apanage des Facultés dont j'ai quelque expérience et que j'ai d'ailleurs appelées Facultés "scientifiques". Or, bien sûr, on fait aussi des recherches scientifiques et on enseigne la science dans les Facultés de Philosophie et Lettres et dans les Facultés de Droit. Une thèse de doctorat en Philologie ou en Philosophie, c'est évidemment une thèse scientifique, conforme pour les qualités du fond et de la forme à ce qu'on requiert et produit dans les Facultés dites des Sciences...

D'ailleurs maintes recherches conduites dans les Facultés de Philosophie et Lettres présentent un intérêt parfois considérable pour les chercheurs des Facultés dites des Sciences. L'inverse étant vrai aussi, on peut observer de très féconds va-et-vient.

Vous savez que Ferdinand de Saussure a introduit en sémiologie linguistique plusieurs concepts empruntés à la théorie de l'évolution, notamment la synchronie et la diachronie. Or ces dernières années, l'analyse de la signification est devenue une préoccupation nouvelle dans les sciences de la nature. C'est ainsi que mon maître Marcel Florin a publié depuis 1974, plusieurs études synthétiques qui présentent la biochimie moderne comme une vraie science conceptuelle, pas seulement une science classant d'innombrables résultats d'analyses. Pour atteindre son objectif, il reprend et approprie le vocabulaire de de Saussure. Nous avons maintenant la biosémiotique moléculaire, avec des biosèmes et des biosyntagmes, des épigenèses diachroniques ou synchroniques.

Les étudiants et les chercheurs qui n'ont aucune base pour comprendre l'étymologie des mots scientifiques sont évidemment assomés quand on vient leur parler de biosèmes, de biosyntagmes, etc. La définition "un biosyntagme c'est une configuration associative de biosèmes" ne se comprend pas immédiatement, ni facilement dans aucun contexte purement de biologie descriptive. Mais Florin est un bon

produit des Humanités classiques (quoi qu'il en dise !): il a appris l'art de situer. Aussi écrit-il dans son exposé "La biosémiotique moléculaire et le transformisme biomoléculaire" publié dans le Bulletin de la Classe des Sciences (tome 60, 1974, p. 1536):

"Au sein de la phalange macédonienne, on désigne par le terme de syntagme (suntagma) une unité compacte formée de diverses catégories de guerriers disposés sur plusieurs rangs et pointant leurs armes dans différentes directions."

Alors, il peut introduire la notion de biosyntagmes pour les systèmes biochimiques opérationnellement analogues à cette organisation stratégique. Mais il veut être sûr qu'on comprendra vraiment, et il insiste en note infrapaginale :

"Le terme 'syntagme' est entré dans la langue française quand Gustave Flaubert écrit dans Salambô: "Au milieu se hérissait la phalange, formée par des syntagmes ou carrés pleins, ayant seize hommes de chaque côté... Cette horrible masse quadrangulaire remuait d'une seule pièce, semblait vivre comme une bête et fonctionner comme une machine."

x x
x

L'argument banal et utilitaire qu'on avance facilement en faveur de l'étude du latin et du grec, c'est que celle-ci sert à faire mieux comprendre la langue française, à apprendre mieux l'orthographe, à assimiler le vocabulaire scientifique. Cela me paraît servir autant à maîtriser la langue et l'orthographe anglaise. Mais je voudrais insister sur le fait que le vocabulaire scientifique n'en finit pas de s'enrichir de mots d'origine grecque ou latine. Ce n'est

pas par snobisme qu'on continue. Dans bien des cas, le vocabulaire scientifique s'enrichit ainsi parce qu'on a besoin de mots pour des concepts nouveaux ou pour des concepts dont le signifié doit être précisé et parce qu'il est souhaitable que ces mots puissent passer immédiatement dans l'usage international, dans toutes les langues scientifiques.

Les zoologistes ont d'abord classé les Eponges comme Zoophytes, puis comme Spongiaires, puis comme Porifères, encore comme Parazoaires. Chacun de ces mots fut forgé pour rendre compte d'une découverte et d'une interprétation d'ordre taxonomique ou phylogénétique. Particulièrement la notion de Parazoaires comme phylum séparé des Métazoaires tient à ce que l'on a cru pouvoir inférer de la découverte que les Eponges ne passent pas dans leur ontogénèse du stade morula (petite mûre) au stade blastula mais bien au stade amphiblastula celui-ci livrant une gastrula originale qui certes a un archenteron et un blastopore mais dans laquelle l'ectoderme et l'endoderme paraissent inversés. C'est comme ça qu'on parle en zoologie et en embryologie comparée. Il va de soi que les étudiants qui ont reçu une certaine initiation, même s'ils ne connaissent pas toutes les racines sollicitées, assimilent plus facilement toutes ces notions que les plus de 60% (sic) d'étudiants qui nous arrivent maintenant dans les candidatures universitaires écrivant "paléonthologie", "antropologie", et ignorant ce que veut dire "sensu lato" !

En biologie moléculaire, on a besoin de mots pour préciser la notion de gènes et les mécanismes les plus fins de l'hérédité. Cela nous vaut tous ces mots d'allure grecque et qui n'ont pas 20 ans: codons, anticodons, cistrons, opérons...

Il n'est pas nécessaire d'illustrer ici l'importance que tout le monde peut observer, des racines grecques et latines, des mots latins ou latinisés qui servent à donner des noms stables et internationaux dans la nomenclature des substances chimiques, des animaux

des végétaux, des micro-organismes. On connaît moins généralement le phénomène en géographie botanique et en écologie. Comment désigne-t-on les grands écosystèmes terrestres, dans la nomenclature la plus universelle? Il y a la Toundra, le Desertus, la Silva, le Saltus, l'Ager et l'Urbs. Pourquoi avoir repris, à l'exception de toundra, ces mots du vocabulaire ordinaire latin? Encore parce qu'ils étaient immédiatement compréhensibles et acceptables dans toutes les langues, en outre parce qu'il fallait des termes généraux, dépourvus de l'ambiguïté des mots vernaculaires des langues modernes. Par exemple, le Saltus c'est l'écosystème qui réunit les prairies dans tous les sens du mot: le pré normand et la grande prairie américaine, les pâturages, les alpages, les savannes, les pampas, les landes, les pelouses.

x x
 x

Voyant en quel honneur la science et les scientifiques tiennent encore l'apport des langues anciennes et de l'Antiquité vous ne penserez donc plus que ce qui est arrivé au grec et au latin résulte d'une agression inspirée par les gens de nos Facultés "scientifiques". Les raisons et les conspirations sont ailleurs, associant des intérêts, des théories et une dialectique que je comprends, voire approuve pour une part, qui m'inquiètent pour le reste, quand on redevient intolérant.

Voilà mon témoignage. Je n'en conclus pas que ce qui m'a plu et m'a servi convenait à tous les adolescents de mon époque, pas davantage que cela conviendrait encore tel quel aujourd'hui. Je suis partisan de la coexistence et de la compétition des systèmes d'études les plus divers, dans le respect des préférences des parents, des tendances et des mérites des enfants. Vous avez bien raison de réclamer ce droit à l'existence d'Humanités classiques encore conformes pour l'essentiel à ce qui fit longuement ses preuves. On peut y croire encore même si, et j'accapare pour terminer le titre de l'autobiographie de Simone Signoret "la nostalgie n'est plus ce qu'elle était".